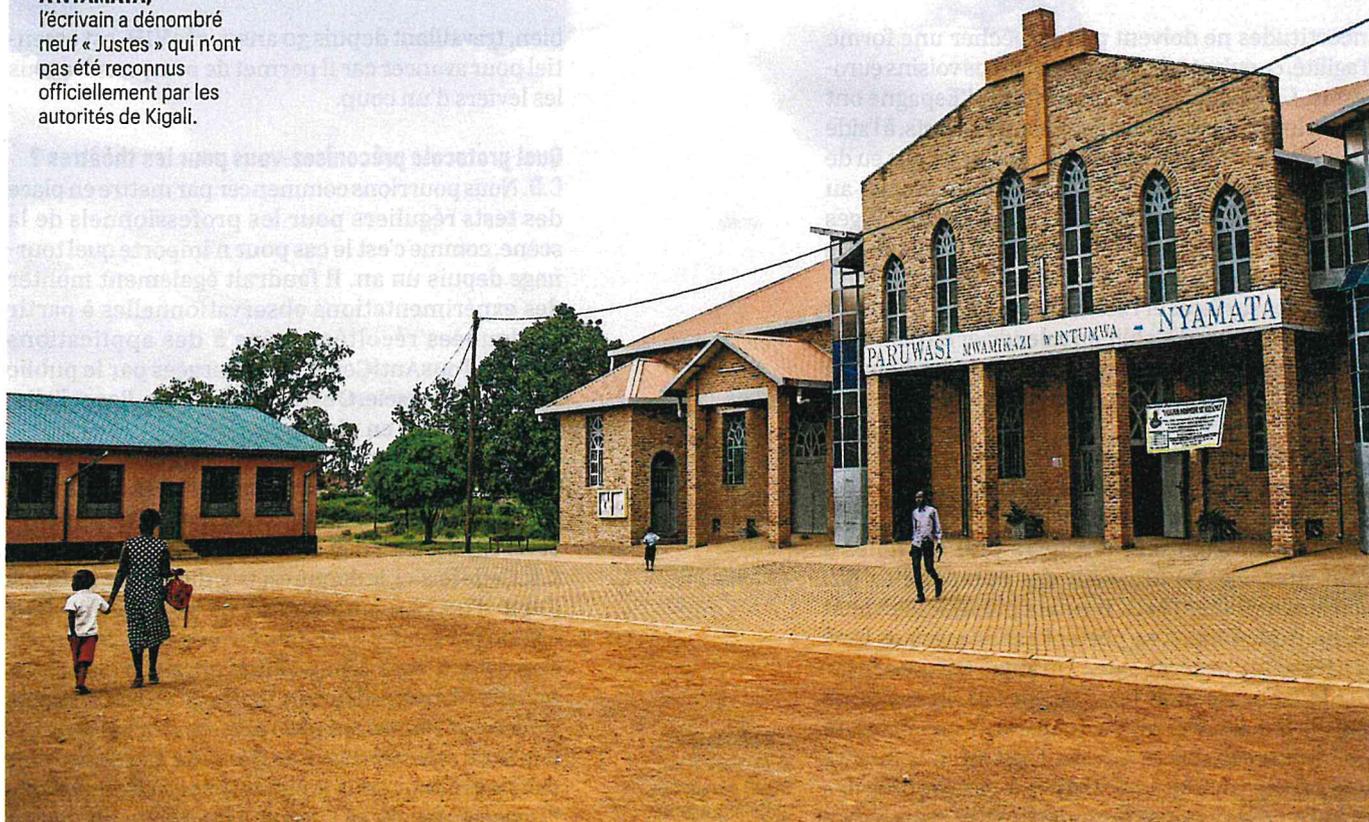


À NYAMATA, l'écrivain a dénombré neuf « Justes » qui n'ont pas été reconnus officiellement par les autorités de Kigali.



MARIA FECKI/AIF-REA

« Au Rwanda, même si le mal a gagné, le bien a lutté »

À travers les itinéraires d'une poignée de « Justes », qu'il a réussi à faire témoigner, Jean Hatzfeld aborde dans son sixième récit rwandais la question du bien au cœur de l'océan du mal. Avec une grande force.



FRANCESCA MANTOVANI - ÉDITIONS GALLIMARD
JEAN HATZFELD, reporter et écrivain, écrit depuis 20 ans sur le génocide rwandais. *Là où tout se tait* est son sixième récit (voir page suivante).

C'est dans le même périmètre arpenté depuis plus de 25 ans, celui de Nyamata, agglomération rwandaise à l'est de Kigali, que Jean Hatzfeld continue inlassablement de recueillir les témoignages des habitants sur les tueries de 1994.

C'est là-bas, entre les parcelles des petits cultivateurs et les cabarets du bourg, que l'écrivain interroge encore et toujours ce qui fut à l'œuvre durant les six semaines du génocide des Tutsis, pendant lesquelles plus de 800 000 victimes sont tombées. Et au milieu du chaos sanglant, quelques étincelles éblouissantes : ces histoires de « *la gentillesse invincible* », rapportées dans la langue poétique et surannée des témoignages qui sont la glaise des récits de Jean Hatzfeld.

LA VIE. Pourquoi avez-vous mis si longtemps à écrire sur les Justes ?

JEAN HATZFELD. Cette attente et ce temps font partie intégrante de l'histoire des « Justes » au Rwanda. J'avais évoqué certains d'entre eux dans *Une Saison de machettes*, en 2003. Et je dois dire que je les ai ensuite laissés tomber. Parce qu'il s'est avéré très difficile d'en parler. Certains « Justes » sont morts. Ceux qui restent, et que l'on aurait pu imaginer connus, désignés ou honorés, cachent ce qu'ils ont été. Quelqu'un qui se dissimule ou se tait suscite de la gêne ou de la méfiance, on va moins facilement vers lui. Je suis finalement parti de l'idée qu'il serait un jour trop tard, qu'il n'y aurait plus personne pour raconter. Pour connaître l'histoire d'Isidore qui s'était

opposé aux tueurs, il a fallu que je me fâche tout rouge avec son voisin et ami Jean-Baptiste, presque octogénaire. Et c'est en raison de la mort de son mari qu'Espérance a sans doute été incitée à témoigner sur les trois Tutsis qu'elle a sauvés. Elle raconte qu'elle a « entassé » cette histoire en son for intérieur parce que ça l'apaurait. Vingt-cinq ans après, elle craignait ses voisins hutus qui risquaient de l'insulter. Quant au témoignage de Silas, le passeur, il a été facilité par le fait qu'il a reçu une médaille.

Est-il vraiment le seul Juste de la région de Nyamata à avoir été officiellement reconnu au niveau national ?

J.H. Oui, et c'est la raison pour laquelle il n'a pas peur de parler. Au fil des histoires, je me suis ainsi rendu compte que le silence qui entoure les « Justes » est le vrai sujet. Les « Justes » suscitent de la méfiance de la part des Tutsis, on peut le comprendre. Et côté Hutu, ils ont droit à de la réprobation, voire à de la haine : non seulement parce qu'ils incarnent la trahison mais, pire, parce que les « Justes » renvoient aux autres Hutus l'image de ce qu'ils n'ont pas été. Tous les tueurs se sont défendus en expliquant qu'ils étaient obligés de massacrer, sinon ils auraient été punis : ils se disent victimes de la machinerie génocidaire qui les a entraînés dans la tourmente. Alors constater que des gens ont pu s'opposer, faire un pas de côté, sauver, ça dément leurs affirmations et leur mensonge. Les « Justes » incarnent surtout le mensonge des tueurs.

Même s'ils sont très peu nombreux, le fait que quelques-uns se soient levés est l'essentiel à vos yeux ?

J.H. C'est ce qui a déclenché mon livre, en réalité. Un témoin m'avait dit : on a assisté à la lutte du bien contre le mal, sans fioritures, et le mal a gagné. Alors, j'ai voulu montrer qu'il y avait eu lutte. Même si le mal a gagné, le bien a lutté. On ne peut pas faire comme si ce combat n'avait pas existé. Il y a eu des gens qui ont résisté, par bonté, par amitié, par amour ou simplement par instinct. Espérance ne se pose pas de question quand elle aperçoit ses trois fugitifs : elle leur trouve un chemin dans les sorghos.

Le risque pris paraît invraisemblable, face au tsunami génocidaire...

J.H. Jamais dans l'histoire humaine, on a tué autant de gens en si peu de temps. Les cinq millions et demi de Juifs victimes de la Shoah ont été assassinés en un peu plus de quatre ans. Même la machine de guerre nazie à son taux d'efficacité maximale, entre fin août et octobre 1942, n'est pas arrivée à exterminer autant. Plus de 800 000 Tutsis ont été tués au Rwanda en moins de 100 jours. Au moment de la terreur la plus meurtrière en URSS, en 1937, il a fallu une année à Staline

« Les "Justes" renvoient aux autres Hutus l'image de ce qu'ils n'ont pas été. Les tueurs se sont défendus en expliquant qu'ils étaient obligés de massacrer. Les "Justes", ceux qui ont sauvé, incarnent donc le mensonge des tueurs. »

pour anéantir 800 000 personnes, exécutées d'une balle dans la nuque. En comparaison à ces génocides industriels et urbains, a eu lieu au Rwanda un génocide de proximité, de type agricole. Huit à neuf victimes sur dix ont été tuées « à la main » par des civils : surtout à la lame.

La définition des Justes a été forgée par le mémorial israélien de Yad Vashem. En quoi la définition de l'État rwandais diffère-t-elle ?

J.H. J'aimerais d'abord rappeler que les Justes ont eu aussi beaucoup de mal à trouver une place en Europe. Le silence a régné longtemps. Il a fallu attendre les années 1970 pour qu'ils soient considérés comme des personnages importants de la Seconde Guerre mondiale, à la suite du travail fait par le mémorial de Yad Vashem qui a décidé de reconnaître et d'honorer ceux qui, de manière désintéressée, avaient sauvé des Juifs. L'État rwandais, lui, a une définition particulière : les « Justes » rwandais doivent avoir sauvé de manière désintéressée des Tutsis, mais sont aussi tenus d'avoir participé ensuite de manière active au travail de commémoration et de réconciliation. Le comportement après le génocide est presque aussi important que l'attitude pendant les tueries. Ce qui explique que Silas a été nommé « Juste », puisqu'il a beaucoup assisté à des cérémonies en tant que militaire et qu'il continue d'aller parler dans les écoles. Tandis que les modestes cultivateurs craintifs et en retrait par rapport aux projets gouvernementaux et aux réunions publiques sont exclus.

Combien de « Justes » alors à Nyamata ?

J.H. On compte localement trois « Justes » officiels, dont Silas qui a reçu une médaille nationale pour avoir sauvé 18 personnes, et un homme qui a fondé un village d'orphelins après le génocide, sans avoir été présent lors des tueries. Pour le reste, au bout d'une vingtaine d'années de recueil de témoignages, en notant dans un coin de ma tête les noms des individus qui s'étaient bien comportés, je suis parvenu difficilement à trouver neuf personnes, lesquelles ne sont pas reconnues. Il faut dire aussi que beaucoup de gens ont fait les deux choses à la fois : tuer et sauver. Jean-Baptiste, qui a témoigné pour Isidore, allait tuer le matin afin que son épouse tutsie soit épargnée, c'était une situation courante. Il y a →



DANS CETTE ÉGLISE

de Nyamata, eut lieu un des massacres de Tutsis. Elle est aujourd'hui un lieu de mémoire du génocide.

donné, on n'éprouve plus de sentiments humains. Des mères n'ont pas eu le geste maternel qui aurait sauvé leur enfant. Jean-Baptiste est rongé de remords car, poursuivi par les tueurs, il ne s'est pas arrêté quand son fils a trébuché. L'animalité, c'est ne plus croire ni aux autres, ni à l'amour, ni en Dieu. Ce qui pour eux est une honte absolue. Au début, les pourchassés priaient dans les marais. Puis ils ont arrêté. Après le génocide, il y a eu floraison de sectes. L'Église catholique en a pris pour son grade. Mais elle relève aujourd'hui la tête. Rome a envoyé des prêtres de haut niveau, qui savent très bien parler de la faute, du péché, du rôle de l'Institution. Ils ne sont ni dans le déni ni dans l'oubli. Les gens qui avaient perdu la foi l'ont tous retrouvée, même s'il faut reconnaître que leur pratique a changé. Eustache prie dans ses sorghos, il ne va plus à l'église. Marie-Louise ou Innocent prient aussi dans leur coin. Sylvie a changé d'église trois fois, l'instabilité est devenue la norme.

Vous venez d'une famille du Chambon-sur-Lignon, village de Haute-Loire nommé Juste dans son entier. Votre livre n'est-il pas un écho de cette expérience singulière ?

J.H. On me dit habituellement que le fait d'être juif m'a sans doute conduit à écrire sur le génocide rwandais : je n'en sais rien. On ne peut savoir ce que notre enfance nous fait... Ce qui est sûr, c'est que j'ai grandi dans un village où la communauté protestante a sauvé 4.000 Juifs. Mon père, qui était parisien, est arrivé pour se cacher là à 25 ans avec ma mère, et il est devenu enseignant au collège. La dame chez qui j'allais déjeuner à midi après l'école quand il y avait trop de neige avait sauvé des gens. Mon entraîneur de foot avait lui aussi hébergé des Juifs. Mon enfance a baigné dans cette mémoire-là, c'est certain. Si je n'avais pas vécu au Chambon, est-ce que j'aurais mis encore plus de temps à rendre justice aux « Justes » du Rwanda ? Personne ne peut le dire. ♣

INTERVIEW MARIE CHAUDEY

eu des exceptions, comme le couple formé par Eustache et Édith : « *Entre nous, c'était la gentillesse invincible* », affirme Édith. Son mari, l'ancien postier Eustache, avait envie de dire depuis longtemps qu'il était innocent. Il a très mal vécu l'après-génocide, il a été menacé et insulté alors qu'il n'avait rien fait. Édith et Eustache m'ont donc raconté l'enfermement dans leur maison durant les tueries, leur confinement avec enfants et petits-enfants. Et ils ont fini par évoquer « le trou », ce charnier dantesque situé sous leurs fenêtres... C'était une fosse d'aisances en cours d'aménagement, dans laquelle des cadavres ont fini par être jetés tous les jours : il y a eu 15.000 morts à Nyamata, lieu où les Hutus continuaient à vivre, il fallait se débarrasser des corps. De plus, comme personne ne voulait tuer directement les enfants, on les jetait vivants dans les fosses, avec les cadavres et les agonisants. J'ai ainsi appris que Devote, la sœur d'Édith, avait été jetée vivante dans « le trou », et elle a survécu. Elle est revenue d'entre les morts, mais pas son enfant... « Le trou » est vraiment le symbole du mal absolu, on ne peut pas faire pire. Il m'a permis de comprendre le silence auquel je me heurtais. Et aussi la méfiance irréductible des Tutsis. Difficile pour eux d'accorder de la sincérité à « ces gens-là ». En joignant cette histoire de la fosse à celle des « Justes », il m'a semblé donner une partie de la réponse à la question du soupçon irrémédiable qu'ont les Tutsis à l'encontre de tous les Hutus : il est métaphysique.

Et Dieu, dans ce paysage apocalyptique ?

J.H. Ce qui a été le plus sujet de gêne et de difficultés à parler, c'est l'animalité. Avoir été nu et plein de boue, avoir mangé cru, s'être épouillé... À un moment



À LIRE 

Là où tout se tait, de Jean Hatzfeld, Gallimard, 19 €.